
ma puiſeuse d'eau. Ah la belle fille ! Et j'admire sa marche très noble, cette grâce des membres souples que rien ne comprime, qui travaillent harmonieusement, sans effort, saillent en beaux plis vivants sous l'étoffe légère.

Cependant mon compagnon sourit de l'extase où je reste plongé :

— Mais c'est la femme du soldat Mouledi ! Hé sapristi, prenez garde !

VI

Vers midi, après cinq heures de marche, nous arrivons enfin devant la rampe de Kingankati. La montagne est l'une des plus hautes de la contrée. Le chemin escarpé zig-zague, sur une arête sourcilleuse entre deux précipices boisés, tout moirés de lumière.

Les indigènes du village ont bien choisi leur retraite. Kingankati, sur la hauteur, est impenable.

On délibère. Quoique exténués, nous décidons de faire un suprême effort et de gravir cette côte formidable.

En avant !

Tout est embrasé. Le soleil plombe sur nos têtes. Cette fois c'est la montée au calvaire !

Presque à chaque pas, je heurte une racine de mes gros souliers à trottoir et je tombe à genoux. Péniblement je me redresse, sans ressort, comme un vieux cheval. Je tends, je bande toute mon âme!

Mais après une demi-heure de cette ascension, il faut bien que je m'arrête. Mon cœur ne bat plus, mes oreilles bourdonnent, la sueur brouille, noie mes yeux. Je sens aux pommettes et aux mâchoires comme un engourdissement douloureux. Sous le casque, il semble que ma tête cuit au bain-marie dans l'eau bouillante!

C'en est trop. Je me laisse choir. C'est fini, je m'abandonne tout entier, esprit et corps. Il y aurait près de moi un nœud de serpents que je ne bougerais pas. Je suffoque et j'appelle les flèches de Diane qui doit chasser dans les environs...

Comme la mort serait douce à présent! Je m'efforce bien encore de songer aux êtres tant aimés qui m'attendent au pays, mais je ne le peux. Et ce vers des *Tristes* qui me hante sans cesse:

Ante oculos errat domus, errat forma locorum!

s'est envolé de ma mémoire.

Tout s'efface. Je ne sais plus rien.

Brusquement on me secoue. C'est le commandant inquiet, qui a rebroussé chemin.

— Allons hop! Nous n'en avons plus que pour

dix minutes. Tenez, voici le capita de Kingankati avec une gargoulette et des bananes !

D'un bond je suis debout et, honteux de ma défaillance, je continue l'escalade, les dents serrées. Mais c'est une sorte d'automate qui grimpe.

Cependant le terrain s'aplanit. Alors Oleko fait résonner son tam-tam. Nous marchons, nous tournons depuis quelque temps dans un labyrinthe de *matitis*, quand soudain, nous débouchons sur une grande place toute couverte d'une petite herbe verte et très drue qui suavement rafraîchit mes yeux !

Les bananiers, les immenses ficus, les élaïs, tout un rideau de plantes grimpantes, étoilées de grandes fleurs, ombragent des huttes éparses çà et là ; et sur les seuils, des hommes, des femmes, des petits enfants nous dévisagent avec inquiétude...

Nous sommes à Kingankati.

— Mais c'est le paradis terrestre ! fais-je avec ravissement.

Et tout à coup je m'endors au pied d'un grand arbre...